

Le village aérien

By

Jules Verne

Table des matières

CHAPITRE I Après une longue étape

CHAPITRE II Les feux mouvants

CHAPITRE III Dispersion

CHAPITRE IV Parti à prendre, parti pris

CHAPITRE V Première journée de marche

CHAPITRE VI Après une longue étape

CHAPITRE VII La cage vide

CHAPITRE VIII Le docteur Johausen

CHAPITRE IX Au courant du rio Johausen

CHAPITRE X Ngora!

CHAPITRE XI La journée du 19 Mars

CHAPITRE XII Sous bois

CHAPITRE XIII Le village aérien

CHAPITRE XIV Les Wagddis

CHAPITRE XV Trois semaines d'études

CHAPITRE XVI Sa Majesté Msélo-Tala-Tala

CHAPITRE XVII En quel état le docteur Johausen!

CHAPITRE XVIII Brusque dénouement

CHAPITRE I

Après une longue étape

«Et le Congo américain, demanda Max Huber, il n'en est donc pas encore question?...

-- À quoi bon, mon cher Max?... répondit John Cort. Est-ce que les vastes espaces nous manquent aux États-Unis?... Que de régions neuves et désertes à visiter entre l'Alaska et le Texas!... Avant d'aller coloniser au dehors, mieux vaut coloniser au dedans, je pense...

-- Eh! mon cher John, les nations européennes finiront par s'être partagé l'Afrique, si les choses continuent -- soit une superficie d'environ trois milliards d'hectares!... Les Américains les abandonneront-ils en totalité aux Anglais, aux Allemands, aux Hollandais, aux Portugais, aux Français, aux Italiens, aux Espagnols, aux Belges?...

-- Les Américains n'en ont que faire -- pas plus que les Russes, répliqua John Cort, et pour la même raison...

-- Laquelle?

-- C'est qu'il est inutile de se fatiguer les jambes, lorsqu'il suffit d'étendre le bras...

-- Bon! mon cher John, le gouvernement fédéral réclamera, un jour ou l'autre, sa part du gâteau africain... Il y a un Congo français, un Congo belge, un Congo allemand, sans compter le Congo indépendant, et celui-ci n'attend que l'occasion de sacrifier son indépendance!... Et tout ce pays que nous venons de parcourir depuis trois mois...

-- En curieux, en simples curieux, Max, non en conquérants...

-- La différence n'est pas considérable, digne citoyen des États-Unis, déclara Max Huber. Je le répète, en cette partie de l'Afrique, l'Union pourrait se tailler une colonie superbe... On trouve là des territoires fertiles qui ne demandent qu'à utiliser leur fertilité, sous l'influence d'une irrigation généreuse dont la nature a fait tous les frais. Ils possèdent un réseau liquide qui ne tarit jamais...

-- Même par cette abominable chaleur, observa John Cort, en épongeant son front calciné par le soleil tropical.

-- Bah! n'y prenons plus garde! reprit Max Huber. Est-ce que nous ne sommes pas acclimatés, je dirai négriifiés, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, cher ami?... Nous voici en mars seulement, et parlez-moi des températures de juillet, d'août, lorsque les rayons solaires vous percent la peau comme des vrilles de feu!...

-- N'importe, Max, nous aurons quelque peine à devenir Pahouins ou Zanzibarites, avec notre léger épiderme de Français et d'Américain! J'en conviens, cependant, nous allons achever une belle et intéressante campagne que la bonne fortune a favorisée... Mais il me tarde d'être de retour à Libreville, de retrouver dans nos factoreries un peu de cette tranquillité, de ce repos qui est bien dû à des voyageurs après les trois mois d'un tel voyage...

-- D'accord, ami John, cette aventureuse expédition a présenté quelque intérêt. Pourtant, l'avouerais-je, elle ne m'a pas donné tout ce que j'en attendais...

-- Comment, Max, plusieurs centaines de milles à travers un pays inconnu, pas mal de dangers affrontés au milieu de tribus peu accueillantes, des coups de feu échangés à l'occasion contre des coups de sagaies et des volées de flèches, des chasses que le lion numide et la panthère libyenne ont daigné honorer de leur présence, des hécatombes d'éléphants faites au profit de notre chef Urdax, une récolte d'ivoire de premier choix qui suffirait à fournir de touches les pianos du monde entier!... Et vous ne vous déclarez pas satisfait...

-- Oui et non, John. Tout cela forme le menu ordinaire des explorateurs de l'Afrique centrale... C'est ce que le lecteur rencontre dans les récits des Barth, des Burton, des Speke, des

Grant, des du Chaillu, des Livingstone, des Stanley, des Serpa
Pinto, des Anderson, des Cameron, des Mage, des Brazza, des
Gallieni, des Dibowsky, des Lejean, des Massari, des Wissemann,
des Buonfanti, des Maistre...»

Le choc de l'avant-train du chariot contre une grosse pierre coupa
net la nomenclature des conquérants africains que déroulait Max
Huber. John Cort en profita pour lui dire:

«Alors vous comptiez trouver autre chose au cours de notre
voyage?...

-- Oui, mon cher John.

-- De l'imprévu?...

-- Mieux que de l'imprévu, lequel, je le reconnais volontiers, ne
nous a pas fait défaut...

-- De l'extraordinaire?...

-- C'est le mot, mon ami, et, pas une fois, pas une seule, je n'ai
eu l'occasion de la jeter aux échos de la vieille Libye, cette
énorme qualification de portentosa Africa due aux blagueurs
classiques de l'Antiquité...

-- Allons, Max, je vois qu'une âme française est plus difficile à contenter...

-- Qu'une âme américaine... je l'avoue, John, si les souvenirs que vous emportez de notre campagne vous suffisent...

-- Amplement, Max.

-- Et si vous revenez content...

-- Content... surtout d'en revenir!

-- Et vous pensez que des gens qui liraient le récit de ce voyage s'écrieraient: «Diable, voilà qui est curieux!»

-- Ils seraient exigeants, s'ils ne le criaient pas!

-- À mon avis, ils ne le seraient pas assez...

-- Et le seraient, sans doute, riposta John Cort, si nous avions terminé notre expédition dans l'estomac d'un lion ou dans le ventre d'un anthropophage de l'Oubanghi...

-- Non, John, non, et, sans aller jusqu'à ce genre de dénouement qui, d'ailleurs, n'est pas dénué d'un certain intérêt pour les lecteurs et même pour les lectrices, en votre âme et conscience,

devant Dieu et devant les hommes, oseriez-vous jurer que nous ayons découvert et observé plus que n'avaient déjà observé et découvert nos devanciers dans l'Afrique centrale?...

-- Non, en effet, Max.

-- Eh bien, moi, j'espérais être plus favorisé...

-- Gourmand, qui prétend faire une vertu de sa gourmandise! répliqua John Cort. Pour mon compte, je me déclare repu, et je n'attendais pas de notre campagne plus qu'elle n'a donné...

-- C'est-à-dire rien, John.

-- D'ailleurs, Max, le voyage n'est pas encore terminé, et, pendant les cinq ou six semaines que nécessitera le parcours d'ici à Libreville...

-- Allons donc! s'écria Max Huber, un simple cheminement de caravane..., le trantran ordinaire des étapes... une promenade en diligence, comme au bon temps...

-- Qui sait?...» dit John Cort.

Cette fois, le chariot s'arrêta pour la halte du soir au bas d'un tertre couronné de cinq ou six beaux arbres, les seuls qui se

montrassent sur cette vaste plaine, illuminée alors des feux du soleil couchant.

Il était sept heures du soir. Grâce à la brièveté du crépuscule sous cette latitude du neuvième degré nord, la nuit ne tarderait pas à s'étendre. L'obscurité serait même profonde, car d'épais nuages allaient voiler le rayonnement stellaire, et le croissant de la lune venait de disparaître à l'horizon de l'ouest.

Le chariot, uniquement destiné au transport des voyageurs, ne contenait ni marchandises ni provisions. Que l'on se figure une sorte de wagon disposé sur quatre roues massives, et mis en mouvement par un attelage de six boeufs. À la partie antérieure s'ouvrait une porte. Éclairé de petites fenêtres latérales, le wagon se divisait en deux chambres contiguës que séparait une cloison. Celle du fond était réservée à deux jeunes gens de vingt-cinq à vingt-six ans, l'un américain, John Cort, l'autre français, Max Huber. Celle de l'avant était occupée par un trafiquant portugais nommé Urdax, et par le «foreloper» nommé Khamis. Ce foreloper, -- c'est-à-dire l'homme qui ouvre la marche d'une caravane, -- était indigène du Cameroun et très entendu à ce difficile métier de guide à travers les brûlants espaces de l'Oubanghi.

Il va de soi que la construction de ce wagon-chariot ne laissait rien à reprendre au point de vue de la solidité. Après les

épreuves de cette longue et pénible expédition, sa caisse en bon état, ses roues à peine usées au cercle de la jante, ses essieux ni fendus ni faussés, on eût dit qu'il revenait d'une simple promenade de quinze à vingt lieues, alors que son parcours se chiffrait par plus de deux mille kilomètres.

Trois mois auparavant, ce véhicule avait quitté Libreville, la capitale du Congo français. De là, en suivant la direction de l'est, il s'était avancé sur les plaines de l'Oubanghi plus loin que le cours du Bahar-el-Abiad, l'un des tributaires qui versent leurs eaux dans le sud du lac Tchad.

C'est à l'un des principaux affluents de la rive droite du Congo ou Zaïre que cette contrée doit son nom. Elle s'étend à l'est du Cameroun allemand, dont le gouverneur est le consul général d'Allemagne de l'Afrique occidentale, et elle ne saurait être actuellement délimitée par un trait précis sur les cartes, même les plus modernes. Si ce n'est pas le désert, -- un désert à végétation puissante, qui n'aurait aucun point de ressemblance avec le Sahara, -- c'est du moins une immense région, sur laquelle se disséminent des villages à grande distance les uns des autres. Les peuplades y guerroient sans cesse, s'asservissent ou s'entre-tuent, et s'y nourrissent encore de chair humaine, tels les Moubouttous, entre le bassin du Nil et celui du Congo. Et, ce qui est abominable, les enfants servent d'ordinaire à l'assouvissement de ces instincts du cannibalisme. Aussi, les missionnaires se

dévouent-ils pour sauver ces petites créatures, soit en les enlevant par force, soit en les rachetant, et ils les élèvent chrétiennement dans les missions établies le long du fleuve Siramba. Qu'on ne l'oublie pas, ces missions ne tarderaient pas à succomber faute de ressources, si la générosité des États européens, celle de la France en particulier, venait à s'éteindre.

Il convient même d'ajouter que, dans l'Oubanghi, les enfants indigènes sont considérés comme monnaie courante pour les échanges du commerce. On paye en petits garçons et en petites filles les objets de consommation que les trafiquants introduisent jusqu'au centre du pays. Le plus riche indigène est donc celui dont la famille est la plus nombreuse.

Mais, si le Portugais Urdax ne s'était pas aventuré à travers ces plaines dans un intérêt commercial, s'il n'avait pas eu à faire de trafic avec les tribus riveraines de l'Oubanghi, s'il n'avait eu d'autre objectif que de se procurer une certaine quantité d'ivoire en chassant l'éléphant qui abonde en cette contrée, il n'était pas sans avoir pris contact avec les féroces peuplades congolaises. En plusieurs rencontres même, il dut tenir en respect des bandes hostiles et changer en armes défensives contre les indigènes celles qu'il destinait à poursuivre les troupeaux de pachydermes.

Au total, heureuse et fructueuse campagne qui ne comptait pas une seule victime parmi le personnel de la caravane.

Or, précisément aux abords d'un village, près des sources du Bahar-el-Abiad, John Cort et Max Huber avaient pu arracher un jeune enfant à l'affreux sort qui l'attendait et le racheter au prix de quelques verroteries. C'était un petit garçon, âgé d'une dizaine d'années, de constitution robuste, intéressante et douce physionomie, de type nègre peu accentué. Ainsi que cela se voit chez quelques tribus, il avait le teint presque clair, la chevelure blonde et non la laine crépue des noirs, le nez aquilin et non écrasé, les lèvres fines et non lippues. Ses yeux brillaient d'intelligence, et il éprouva bientôt pour ses sauveurs une sorte d'amour filial. Ce pauvre être, enlevé à sa tribu, sinon à sa famille, car il n'avait plus ni père ni mère, se nommait Llanga. Après avoir été pendant quelque temps instruit par les missionnaires qui lui avaient appris un peu de français et d'anglais, une mauvaise chance l'avait fait retomber entre les mains des Denkas, et quel sort l'attendait, on le devine. Séduits par son affection caressante, par la reconnaissance qu'il leur témoignait, les deux amis se prirent d'une vive sympathie pour cet enfant; ils le nourrirent, ils le vêtirent, ils l'élevèrent avec grand profit, tant il montrait d'esprit précoce. Et, dès lors, quelle différence pour Llanga! Au lieu d'être, comme les malheureux petits indigènes, à l'état de marchandise vivante, il vivrait dans les factoreries de Libreville, devenu l'enfant adoptif de Max Huber et de John Cort... Ils en avaient pris la charge et ne l'abandonneraient plus!... Malgré son jeune âge, il

comprenait cela, il se sentait aimé, une larme de bonheur coulait de ses yeux chaque fois que les mains de Max Huber ou de John Cort se posaient sur sa tête.

Lorsque le chariot eut fait halte, les boeufs, fatigués d'une longue route par une température dévorante, se couchèrent sur la prairie. Aussitôt Llanga, qui venait de cheminer à pied pendant une partie de l'étape, tantôt en avant, tantôt en arrière de l'attelage, accourut au moment où ses deux protecteurs descendaient de la plate-forme.

«Tu n'es pas trop fatigué, Llanga?... demanda John Cort, en prenant la main du petit garçon.

-- Non... non!... bonnes jambes... et aime bien à courir, répondit Llanga, qui souriait des lèvres et des yeux à John Cort comme à Max Huber.

-- Maintenant, il est temps de manger, dit ce dernier.

-- Manger... oui... mon ami Max!»

Puis, après avoir baisé les mains qui lui étaient tendues, il alla se mêler aux porteurs sous la ramure des grands arbres du tertre.

Si ce chariot ne servait qu'au transport du Portugais Urdax, de

Khamis et de leurs deux compagnons, c'est que colis et charges d'ivoire étaient confiés au personnel de la caravane, -- une cinquantaine d'hommes, pour la plupart des noirs du Cameroun. Ils avaient déposé à terre les défenses d'éléphants et les caisses qui assuraient la nourriture quotidienne en dehors de ce que fournissait la chasse sur ces giboyeuses contrées de l'Oubanghi.

Ces noirs ne sont que des mercenaires, rompus à ce métier, et payés d'un assez haut prix, que permet de leur accorder le bénéfice de ces fructueuses expéditions. On peut même dire qu'ils n'ont jamais «cuvé leurs oeufs», pour employer l'expression par laquelle on désigne les indigènes sédentaires. Habitué à porter dès l'enfance, ils porteront tant que leurs jambes ne leur feront pas défaut. Et, cependant, le métier est rude, quand il faut l'exercer sous un tel climat. Les épaules chargées de ce pesant ivoire ou des lourds colis de provisions, la chair souvent mise à vif, les pieds ensanglantés, le torse écorché par le piquant des herbes, car ils sont à peu près nus, ils vont ainsi entre l'aube et onze heures du matin et ils reprennent leur marche jusqu'au soir lorsque la grande chaleur est passée. Mais l'intérêt des trafiquants commande de les bien payer, et ils les payent bien; de les bien nourrir, et ils les nourrissent bien; de ne point les surmener au delà de toute mesure, et ils ne les surmènent pas. Très réels sont les dangers de ces chasses aux éléphants, sans parler de la rencontre possible des lions et des panthères, et le chef doit pouvoir compter sur son personnel. En outre, la récolte

de la précieuse matière achevée, il importe que la caravane retourne heureusement et promptement aux factoreries de la côte. Il y a donc avantage à ce qu'elle ne soit arrêtée ni par des retards provenant de fatigues excessives, ni par les maladies -- entre autres la petite vérole, dont les ravages sont les plus à craindre. Aussi, pénétré de ces principes, servi par une vieille expérience, le Portugais Urdax, en prenant un soin extrême de ses hommes, avait-il réussi jusqu'alors dans ces lucratives expéditions au centre de l'Afrique équatoriale.

Et telle était cette dernière, puisqu'elle lui valait un stock considérable d'ivoire de belle qualité, rapporté des régions au delà du Bahar-el-Abiad, presque sur la limite du Darfour.

Ce fut sous l'ombrage de magnifiques tamarins que s'organisa le campement, et, lorsque John Cort, après que les porteurs eurent commencé le déballage des provisions, interrogea le Portugais, voici la réponse qu'il obtint, en cette langue anglaise qu'Urdax parlait couramment:

«Je pense, monsieur Cort, que le lieu de la halte est convenable, et la table est toute servie pour nos attelages.

-- En effet, ils auront là une herbe épaisse et grasse... dit John Cort.

-- Et on la brouterait volontiers, ajouta Max Huber, si on possédait la structure d'un ruminant et trois estomacs pour la digérer!

-- Merci, répliqua John Cort, mais je préfère un quartier d'antilope grillé sur les charbons, le biscuit dont nous sommes largement approvisionnés, et nos quartauts de madère du Cap...

-- Auquel on pourra mélanger quelques gouttes de ce rio limpide qui court à travers la plaine», observa le Portugais. Et il montrait un cours d'eau, -- affluent de l'Oubanghi, sans doute, -- qui coulait à un kilomètre du tertre.

Le campement s'acheva sans retard. L'ivoire fut empilé par tas à proximité du chariot. Les attelages vaguèrent autour des tamarins. Des feux s'allumèrent çà et là avec le bois mort tombé des arbres. Le foreloper s'assura que les divers groupes ne manquaient de rien. La chair d'élan et d'antilope, fraîche ou séchée, abondait. Les chasseurs la pouvaient renouveler aisément. L'air se remplit de l'odeur des grillades, et chacun fit preuve d'un appétit formidable que justifiait cette demi-journée de marche.

Il va sans dire que les armes et les munitions étaient restées dans le chariot, -- quelques caisses de cartouches, des fusils de chasse, des carabines, des revolvers, excellents engins de l'armement moderne, à la disposition du Portugais, de Khamis, de

John Cort et de Max Huber, en cas d'alerte.

Le repas devait prendre fin une heure après. L'estomac apaisé, et la fatigue aidant, la caravane ne tarderait pas à être plongée dans un profond sommeil.

Toutefois, le foreloper la confia à la surveillance de quelques-uns de ses hommes, qui devaient se relever de deux heures en deux heures. En ces lointaines contrées, il y a toujours lieu de se garder contre les êtres malintentionnés, à deux pieds comme à quatre pattes. Aussi, Urdax ne manquait-il pas de prendre toutes les mesures de prudence. Âgé de cinquante ans, vigoureux encore, très entendu à la conduite des expéditions de ce genre, il était d'une extraordinaire endurance. De même, Khamis, trente-cinq ans, leste, souple, solide aussi, de grand sang-froid et de grand courage, offrait toute garantie pour la direction des caravanes à travers l'Afrique.

Ce fut au pied de l'un des tamarins que les deux amis et le Portugais s'assirent pour le souper, apporté par le petit garçon, et que venait de préparer un des indigènes auquel étaient dévolues les fonctions de cuisinier.

Pendant ce repas, les langues ne chôchèrent pas plus que les mâchoires. Manger n'empêche point de parler, lorsqu'on n'y met pas trop de hâte. De quoi s'entretint-on?... Des incidents de

l'expédition durant le parcours vers le nord-est?... Point. Ceux qui pouvaient se présenter au retour étaient d'un intérêt plus actuel. Le cheminement serait long encore jusqu'aux factoreries de Libreville -- plus de deux mille kilomètres -- ce qui exigerait de neuf à dix semaines de marche. Or, dans cette seconde partie du voyage, qui sait? avait dit John Cort à son compagnon, auquel il fallait mieux que de l'imprévu, de l'extraordinaire.

Jusqu'à cette dernière étape, depuis les confins du Darfour, la caravane avait redescendu vers l'Oubanghi, après avoir franchi les gués de l'Aoukadébé et de ses multiples affluents. Ce jour-là, elle venait de s'arrêter à peu près sur le point où se croisent le vingt-deuxième méridien et le neuvième parallèle.

«Mais, maintenant, dit Urdax, nous allons suivre la direction du sud-ouest...

-- Et cela est d'autant plus indiqué, répondit John Cort, que, si mes yeux ne me trompent pas, l'horizon au sud est barré par une forêt dont on ne voit l'extrême limite ni à l'est ni à l'ouest.

-- Oui... immense! répliqua le Portugais. Si nous étions obligés de la contourner par l'est, des mois s'écouleraient avant que nous l'eussions laissée en arrière!...

-- Tandis que par l'ouest...

-- Par l'ouest, répondit Urdax, et sans trop allonger la route, en suivant sa lisière, nous rencontrerons l'Oubanghi aux environs des rapides de Zongo.

-- Est-ce que de la traverser n'abrègerait pas le voyage?...
demanda Max Huber.

-- Oui... d'une quinzaine de journées de marche.

-- Alors... pourquoi ne pas nous lancer à travers cette forêt?...

-- Parce qu'elle est impénétrable.

-- Oh! impénétrable!... répliqua Max Huber d'un air de doute.

-- Pas aux piétons, peut-être, observa le Portugais, et encore n'en suis-je pas sûr, puisque aucun ne l'a essayé. Quant à y aventurer les attelages, ce serait une tentative qui n'aboutirait pas.

-- Vous dites, Urdax, que personne n'a jamais essayé de s'engager dans cette forêt?...

-- Essayé... je ne sais, monsieur Max, mais qu'on y ait réussi... non... et, dans le Cameroun comme dans le Congo, personne ne

s'aviserait de le tenter. Qui aurait la prétention de passer là où il n'y a aucun sentier, au milieu des halliers épineux et des ronces?... Je ne sais même si le feu et la hache parviendraient à débayer le chemin, sans parler des arbres morts, qui doivent former d'insurmontables obstacles...

-- Insurmontables, Urdax?...

-- Voyons, cher ami, dit alors John Cort, n'allez pas vous emballer sur cette forêt, et estimons-nous heureux de n'avoir qu'à la contourner!... J'avoue qu'il ne m'irait guère de m'aventurer à travers un pareil labyrinthe d'arbres...

-- Pas même pour savoir ce qu'il renferme?...

-- Et que voulez-vous qu'on y trouve, Max?... Des royaumes inconnus, des villes enchantées, des eldorados mythologiques, des animaux d'espèce nouvelle, des carnassiers à cinq pattes et des êtres humains à trois jambes?...

-- Pourquoi pas, John?... Et rien de tel que d'y aller voir!...»

Llanga, ses grands yeux attentifs, sa physionomie éveillée, semblait dire que, si Max Huber se hasardait sous ces bois, il n'aurait pas peur de l'y suivre.

«Dans tous les cas, reprit John Cort, puisque Urdax n'a pas l'intention de la traverser pour atteindre les rives de l'Oubanghi...

-- Non, certes, répliqua le Portugais. Ce serait s'exposer à n'en pouvoir plus sortir!

-- Eh bien, mon cher Max, allons faire un somme, et permis à vous de chercher à découvrir les mystères de cette forêt, de vous risquer en ces impénétrables massifs... en rêve seulement, et encore n'est-ce pas même très prudent...

-- Riez, John, riez de moi à votre aise! Mais je me souviens de ce qu'a dit un de nos poètes... je ne sais plus lequel:

Fouiller dans l'inconnu pour trouver du nouveau.

-- Vraiment, Max?... Et quel est le vers qui rime avec celui-là?

-- Ma foi... je l'ai oublié, John!

-- Oubliez donc le premier comme vous avez oublié le second, et allons dormir.»

C'était évidemment le parti le plus sage et sans s'abriter dans le chariot. Une nuit au pied du tertre, sous ces larges tamarins dont

la fraîcheur tempérerait quelque peu la chaleur ambiante, si forte encore après le coucher du soleil, cela n'était pas pour inquiéter des habitués de «l'hôtel de la Belle-Étoile», quand le temps le permettait. Ce soir-là, bien que les constellations fussent cachées derrière d'épais nuages, la pluie ne menaçant pas, il était infiniment préférable de coucher en plein air.

Le jeune indigène apporta des couvertures. Les deux amis, étroitement enveloppés, s'étendirent entre les racines d'un tamarin, -- un vrai cadre de cabine, -- et Llanga se blottit à leur côté, comme un chien de garde.

Avant de les imiter, Urdax et Khamis voulurent une dernière fois faire le tour du campement, s'assurer que les boeufs entravés ne pourraient divaguer par la plaine, que les porteurs se trouvaient à leur poste de veille, que les foyers avaient été éteints, car une étincelle eût suffi à incendier les herbes sèches et le bois mort. Puis tous deux revinrent près du tertre.

Le sommeil ne tarda pas à les prendre -- un sommeil à ne pas entendre Dieu tonner. Et peut-être les veilleurs y succombèrent-ils, eux aussi?... En effet, après dix heures, il n'y eut personne pour signaler certains feux suspects qui se déplaçaient à la lisière de la grande forêt.